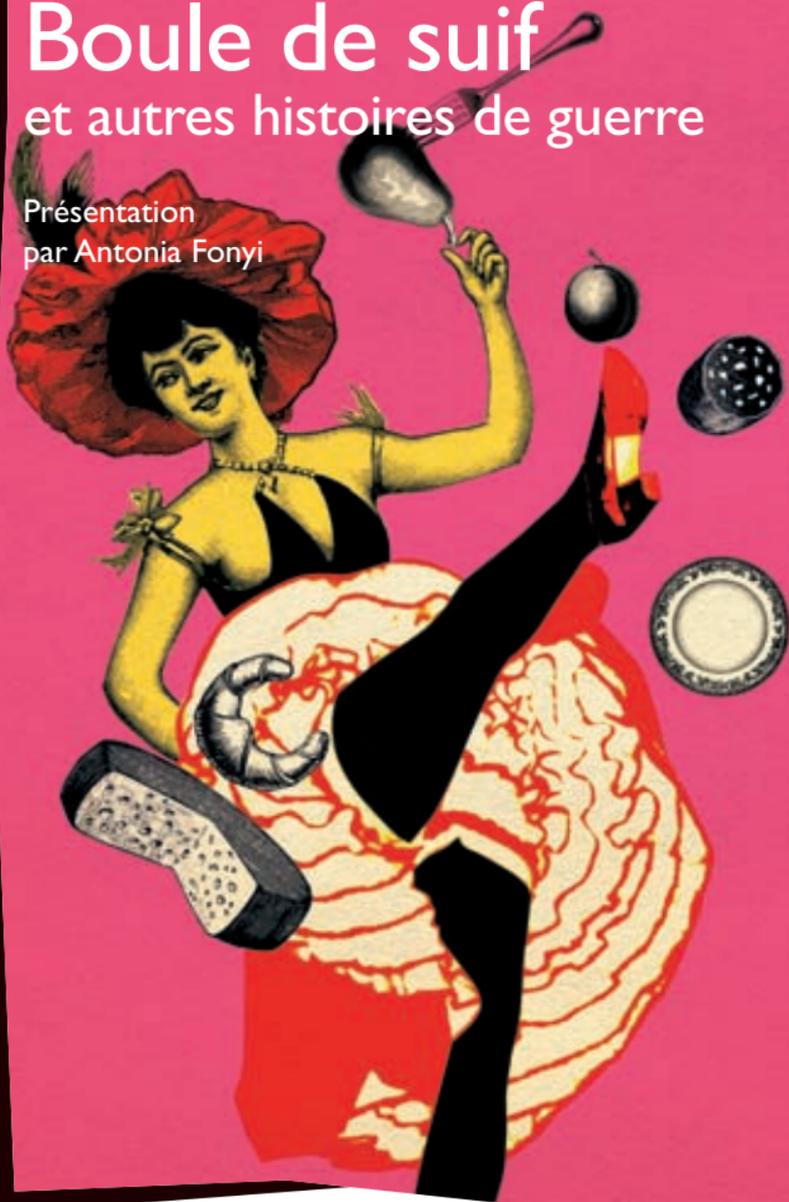


Maupassant

Boule de suif et autres histoires de guerre

Présentation
par Antonia Fonyi



MAUPASSANT

BOULE DE SUIF
et autres histoires de guerre

*Introduction, notes, variantes,
chronologie et bibliographie
mise à jour en 2009
par
Antonia FONYI*

GF Flammarion

*Du même auteur
dans la même collection*

APPARITION ET AUTRES CONTES D'ANGOISSE.
BEL-AMI (édition avec dossier).
CONTES DE LA BÉCASSE.
CONTES DU JOUR ET DE LA NUIT.
LE HORLA ET AUTRES CONTES D'ANGOISSE.
MADEMOISELLE FIFI.
LA MAIN GAUCHE.
LA MAISON TELLIER. UNE PARTIE DE CAMPAGNE ET AUTRES
CONTES.
MONT-ORIOU.
NOTRE CŒUR.
LA PETITE ROQUE ET AUTRES HISTOIRES CRIMINELLES.
PIERRE ET JEAN (édition avec dossier).
LE ROSIER DE MADAME HUSSON.
LES SŒURS RONDOLI ET AUTRES CONTES SENSUELS.
UNE VIE.

Antonia Fonyi (CNRS, Institut des textes et manuscrits modernes) a établi dans la collection GF les éditions de plusieurs œuvres de Maupassant (*Pierre et Jean, Le Horla et autres contes d'angoisse, Une vie, Les Sœurs Rondoli et autres contes sensuels, La Petite Roque et autres histoires criminelles...*) et de Mérimée (*La Vénus d'Ille et autres nouvelles, Tamango. Mateo Falcone*). Elle est également l'auteur de *Maupassant 1993*, Paris, Kimé, 1993.

© 1991, Flammarion, Paris, pour cette édition.

Édition corrigée et mise à jour en 2009.

ISBN 978-2-0812-2474-2

INTRODUCTION

HISTOIRES DE GUERRE

La guerre

« [...] se réunir en troupeaux de quatre cent mille hommes, marcher jour et nuit sans repos, [...] pourrir de saleté, coucher dans la fange, vivre comme les brutes dans un hébètement continu, piller les villes, brûler les villages, ruiner les peuples, puis rencontrer une autre agglomération de viande humaine, se ruer dessus, faire des lacs de sang, des plaines de chair pilée mêlée à la terre boueuse et rougie, des monceaux de cadavres, avoir les bras ou les jambes emportés, la cervelle écrabouillée [...]! » (p. 258).

De 1881 à 1889, Maupassant reprend quatre fois ces termes à l'identique¹ : c'est sa définition de la guerre. Une définition reproductible, une certitude immuable, fondée sur la réalité de la guerre franco-prussienne qui, par les hécatombes de peuples qu'elle produisit, prit aux yeux de la postérité l'image de l'avant-première de 1914.

Recopier son propre texte est un acte littéraire ambigu. On n'y touche plus parce qu'il est parfait ; on n'y touche pas de peur de déchirer l'enveloppe qu'il forme autour d'un foyer d'émotions dangereuses. Répétée à l'identique, l'horreur du massacre collectif se pétrifie, se transforme en constellation permanente et lointaine : en généralité ;

1. Cf. la notice de « La Guerre », p. 299.

aussi le texte qui l'enserme ne sera-t-il repris que par Maupassant chroniqueur, préfacier, voyageur, dans le cadre de genres qui accueillent les réflexions générales. Comme si la mise en pratique narrative de la définition apocalyptique était impossible, le conteur repousse les batailles à l'arrière-plan pour ne parler que de prostituées patriotes, de commerçants héroïques, de paysans qui vengent au prix de leur sang leurs fils tués et leur fourrage volé. L'individu écrasé, confondu dans la foule anonyme aux innombrables bras et jambes coupés, fondu dans la masse de « chair pilée mêlée à la terre boueuse et rougie », se trouve donc restauré dans les nouvelles, ne serait-ce que le temps de s'affirmer par un acte de résistance, par une mort assumée.

C'est situées dans le champ de tension de ces contraires que nous présenterons les histoires de guerre de Maupassant¹. Si, dans l'anecdote qui est à leur centre, la vérité individuelle est plus forte que la mort, la vérité collective, constellation pesant du poids de centaines de milliers de cadavres, est toujours présente à leur horizon.

Juillet 1870-juin 1871 : une année d'obscurité dans la vie de Maupassant

La guerre est déclarée le 16 juillet 1870. Maupassant aura vingt ans le 5 août. Il est appelé aussitôt. C'est sa vie d'adulte qui commence. Sa vie d'écrivain ne commencera que dix ans plus tard, avec la publication de *Boule de suif* dans *Les Soirées de Médan*, recueil de nouvelles où six écrivains insultent la mémoire de la guerre.

1. Quatre récits sur la guerre de 1870, parus dans d'autres volumes de la présente collection, sont absents dans celui-ci : *La Folle*, *Saint-Antoine*, *L'Aventure de Walter Schnaffs*, recueillis dans *Contes de la Bécasse* (GF, n° 272), et *Tombouctou*, recueilli dans *Contes du jour et de la nuit* (GF, n° 292).

Un tel début littéraire dit toute l'importance de l'année terrible pour Maupassant. Elle reste pourtant une année obscure de sa vie, un chapitre que les biographes remplissent d'extraits de récits qu'ils donnent pour ses vécus. Lui-même n'a jamais raconté ses expériences personnelles, sauf dans ses lettres de l'époque dont il nous reste trois, adressées à sa famille. Dans l'une d'elles, il écrit : « Quant à l'issue de la guerre, elle n'offre plus aucun doute. Les Prussiens sont perdus [...] ¹. » Mais si le jeune soldat partage l'illusion environnante, c'est sans enthousiasme aucun ; l'essentiel de son message se résume, au contraire, dans ce *post-scriptum* : « Je m'embête abominablement ² ! » Dans une autre lettre il raconte une expédition périlleuse : chargé de porter un ordre de l'avant-garde à l'arrière-garde, il a failli tomber dans les mains de l'ennemi. « *J'ai fait quinze lieues à pied*. Après avoir marché et couru toute la nuit précédente pour les ordres, j'ai couché sur la pierre dans une cave glaciale ; sans mes bonnes jambes, j'étais pris ³. » Danger, souffrance, misères ; mais on entend le sportif que Maupassant reste en toutes circonstances.

Ces bribes de renseignements pèsent d'autant moins lourd qu'on y lit comme une mise à distance de la guerre. Ajoutons, pour les compléter, une donnée négative : affecté à l'intendance, Maupassant n'a peut-être pas participé aux combats. Lorsqu'il les évoque dans sa chronique sur la guerre, c'est *Les Charniers* de Camille Lemonnier qu'il cite au lieu de décrire des charniers vus par lui-même. N'en aurait-il pas vu ? ou un effet de sidération l'empêcherait-il d'y reporter son regard ? « Voici,

1. Lettre à sa mère [27 août 1870], *Correspondance* (Corr. par la suite), établie par Jacques Suffel (3 vol., t. XVI des *Œuvres complètes*, Évreux, Le Cercle du Bibliophile, 1973), t. I, p. 19-20.

2. *Ibid.*, p. 20.

3. Lettre à sa mère [1870], *ibid.*, p. 19.

entre mille, une des choses qu'il a vues », écrit-il en présentant une scène du livre de Lemonnier. C'est un autre qui voit, qui écrit. Mais c'est Maupassant qui choisit une seule scène « entre mille », celle d'une amputation : le blessé hurle sous la scie, tout en reprenant par instants ses forces pour plaisanter. C'est crâne, héroïque ; c'est le triomphe de l'individu qui, son corps déchiqueté, survit moralement intact au massacre collectif. Se plaindre d'ennui ou se vanter de ses muscles dans la détresse, évoquer les plaisanteries d'un brave sous le couteau qui tranche les tronçons de deux jambes emportées par un boulet, exprimer par les paroles d'autrui l'épouvante ressentie par soi-même, ce sont des pratiques de mise à distance, défense efficace contre les vécus destructeurs. Tout ce qu'on connaît avec certitude des expériences de guerre de Maupassant est ce besoin de se défendre qu'elles ont suscité.

*L'auteur de Boule de suif :
un écrivain né de la guerre*

Pendant la décennie qui suit, la vie de Maupassant est bien connue : fonctionnaire, il gémit d'ennui dans les bureaux du ministère ; canotier le dimanche, il exhibe ses biceps et sa proverbiale puissance sexuelle ; mais il écrit, des vers surtout, qu'il soumet au regard sévère et patient de Flaubert. Aucune de ses tentatives littéraires ne laisse deviner l'auteur de *Boule de suif*. Tourgueniev soupire : « Dire que ce garçon n'aura jamais de talent ! » La phrase est citée par Léon Hennique quand, cinquante ans plus tard, il évoque la surprise produite par la lecture du récit de Maupassant sur les autres collaborateurs des *Soirées de Médan*¹.

1. Préface pour *Les Soirées du Médan*, Édition du Cinquantenaire, Paris, Fasquelle, 1930.

Ce recueil, qui sera considéré comme le manifeste de l'école naturaliste, résulte d'une entreprise dont les origines remontent à 1876, au scandale de *L'Assommoir*, un succès qui fait que Zola se trouve aussitôt entouré de jeunes écrivains. Ceux-ci, il est vrai, se réclament de Flaubert et de Goncourt aussi, mais c'est avec Zola, leur aîné d'une dizaine d'années à peine – nous reprenons ici une suggestion d'Alain Pagès¹ –, qu'ils ont en commun l'intérêt de former un groupe ; intérêt, pour l'auteur des *Rougon-Macquart*, en butte à de violentes attaques, de renforcer sa position, et, pour les jeunes, de se faire porter par la vague naturaliste.

Jeunes, la plupart ne sont plus des débutants lorsque *Les Soirées de Médan* paraissent en 1880. Paul Alexis (1847-1901) s'est fait connaître dès 1869 par *Les Vieilles Plaies*, pastiche de Baudelaire : un scandale, grâce à la colère de Poulet-Malassis. De Léon Hennique (1850-1935) a paru en 1876, en feuilleton, *Élisabeth Couronneau*, roman sur les convulsionnaires de Saint-Médard. De Henry Céard (1851-1924), en 1878, en feuilleton, *Une belle journée*, beau livre sur rien. Huysmans (1848-1907) est un écrivain confirmé : *Le Drageoir à épices*, publié à compte d'auteur en 1874, a eu de belles critiques ; *Marthe, histoire d'une fille*, a paru en 1876, et *Les Sœurs Vatard*, une des plus puissantes productions du naturalisme, en 1879. Maupassant est le seul vrai débutant du groupe. Entre 1876 et 1880, il publie quelques articles et poésies, six nouvelles qui passent inaperçues, écrit du théâtre et veut être poète. *Des vers*, son premier livre, sort le 25 avril 1880 chez Charpentier, une semaine après *Les Soirées de Médan*, paru le 17 chez le même éditeur. C'est en janvier 1880 qu'il a eu, lui aussi, son procès pour

1. « Le mythe de Médan », *Cahiers naturalistes*, 1981, p. 31-40.

outrage à la morale publique, à cause d'« Une fille », poème publié dans *La Revue moderne et naturaliste*¹.

La République, en effet, non moins pudibonde et répressive que l'Empire qui a poursuivi vingt ans auparavant *Les Fleurs du Mal* et *Madame Bovary*, condamne en 1876 *Les Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly et *La Chanson des gueux* de Richepin. En 1877, Goncourt tremble pour *La Fille Élixa*, et Huysmans fait paraître *Marthe* à Bruxelles pour éviter les poursuites. Maupassant les craint d'autant plus que sa place au ministère de l'Instruction publique est en jeu ; son affaire se termine par un non-lieu grâce à Flaubert qui non seulement le défend publiquement, mais fait intervenir ses relations politiques.

Comme à l'époque de *Madame Bovary*, la vigilance accrue du pouvoir est une réaction aux attaques contre les idéaux qui assurent sa légitimité morale. Ce sont des écrivains coupables de tels délits, les uns dans les faits, les autres en intention, qui se réunissent le 16 avril 1877 au restaurant Trapp pour un dîner qu'Edmond de Goncourt commente ainsi dans son journal : « Ce soir, Huysmans, Céard, Hennique, Paul Alexis, Octave Mirbeau², Guy de Maupassant, la jeunesse des lettres réaliste, naturaliste, nous a sacrés, Flaubert, Zola et moi, sacrés officiellement les maîtres de l'heure présente, dans un dîner des plus cordiaux et des plus gais. Voici l'armée nouvelle en train de se former³. » Les jeunes sont belliqueux, en effet, et Zola les y encourage : attaquer, se faire attaquer, se défendre sont des actions procédant du

1. Une première version de ce poème, peu différente, publiée en 1876 dans *La République des Lettres* sous le titre « Au bord de l'eau », n'a soulevé aucune protestation.

2. Les contemporains assurent que Mirbeau aurait participé aux *Soirées de Médan* s'il n'avait pas été absent de Paris à l'époque.

3. *Journal*, le 16 avril 1877. Édition de Robert Ricatte, Paris, Fasquelle et Flammarion, 1956, t. II, p. 1182-1183.

même intérêt de s'imposer en imposant la vérité naturaliste.

C'est dans cet esprit de provocation que *Les Soirées de Médan* seront conçues par « Messieurs Zola¹ », à l'automne 1879. Le récit de sa genèse que nous reproduisons dans ce volume (p. 251-255) est une légende inventée par Maupassant à des fins publicitaires. En voici une version véridique, faite par le même, à l'intention de Flaubert : « Zola a publié en Russie², puis en France dans *La Réforme*, une nouvelle intitulée *L'Attaque du Moulin*. Huysmans a fait paraître à Bruxelles³ une autre nouvelle ayant pour titre *Sac au dos*. Enfin, Céard a envoyé à la revue russe⁴ dont il est le correspondant une très curieuse et violente histoire sur le siège de Paris, qui s'appelle *Une saignée*. Lorsque Zola connut ces deux dernières œuvres, il nous a dit qu'à son avis cela formerait avec la sienne un curieux volume, peu chauvin, et d'une note particulière. Alors il engagea Hennique, Alexis et moi à faire chacun une nouvelle pour compléter l'ensemble⁵. » Dans l'avertissement du recueil on lit : « Nous nous attendons à toutes les attaques, à la mauvaise foi et à l'ignorance dont la critique courante nous a déjà donné tant de preuves. Notre seul souci a été d'affirmer publiquement nos véritables amitiés et, en même temps, nos tendances littéraires. » L'objet du scandale désiré est décrit ainsi par Maupassant, à l'intention de Flaubert toujours : « [...] nous avons voulu [...] tâcher de donner à nos récits une note juste sur la

1. Titre d'un article consacré aux jeunes naturalistes par Montjoyeux dans *Le Gaulois* du 27 décembre 1878.

2. Dans *Le Messenger de l'Europe*, où la nouvelle paraît en juillet 1877, sous le titre *Un épisode de l'invasion de 1870*.

3. Dans *L'Artiste*, du 19 août au 21 octobre 1877.

4. La nouvelle a paru dans *Slovo* en septembre 1879, sous le titre *L'Armistice*.

5. Lettre du 5 janvier 1880, *Corr.*, t. I, p. 252-253.

guerre, de les dépouiller du chauvinisme à la Déroulède¹, de l'enthousiasme faux jugé jusqu'ici nécessaire dans toute narration où se trouve une culotte rouge et un fusil. Les généraux, au lieu d'être des puits de mathématiques où bouillonnent les plus nobles sentiments, les grands élans généreux, sont simplement des êtres médiocres comme les autres, mais portant en plus des képis galonnés et faisant tuer des hommes sans aucune mauvaise intention, par simple stupidité. Cette *bonne foi* de notre part dans l'appréciation des faits militaires donne au volume entier une drôle de gueule, et notre désintéressement voulu dans ces questions où chacun apporte inconsciemment de la passion exaspérera mille fois plus les bourgeois que des attaques à fond de train. Ce ne sera pas antipatriotique, mais simplement vrai [...]»².

Résultat d'une coïncidence lucidement exploitée, le choix de la guerre comme sujet de six récits « simplement vrai[s] », réunis pour conférer une dimension collective au naturalisme, constitue en lui-même une attaque contre l'idéologie officielle obligée à prôner des mensonges pour panser la blessure d'amour-propre d'une nation dont l'image glorieuse, inchangée depuis Napoléon I^{er}, s'est brisée brutalement en 1870. Être « simplement vrai », c'est déchirer les pansements pour montrer que la blessure qu'ils cachent a été autant la faute de la victime que de l'adversaire. Cette agressivité s'exprime directement dans le titre proposé d'abord : *L'Invasion comique* ; on y renonce, probablement pour cette raison même, et aussi parce qu'il risque de dévier le tir dont la cible est la société française et non l'armée prussienne. La proposition de ce titre équivoque serait même étonnante, n'était

1. Grâce à leur grande popularité, *Chants du soldat* (1872), suivis des *Nouveaux Chants du soldat* (1875), de Paul Déroulède (1846-1914), donnent le ton de la littérature patriotique.

2. Lettre du 5 janvier 1880, *Corr.*, t. I, p. 252-253.

sa consonance avec *L'Illusion comique* : la cible, clairement désignée ainsi, est Matamore.

Le titre *Les Soirées de Médan* s'inscrit dans une tradition inoffensive. Par sa banalité, il sert de repoussoir à l'agressivité des récits. Le procédé est efficace, à preuve cet article publié le 29 juin 1880 dans *L'Union*, où Daniel Bernard, en se référant à la légende des belles soirées dans le jardin de Médan où ces histoires seraient nées, déplore l'influence insolite du clair de lune sur les naturalistes : « il leur suggère une série de petites histoires polissonnes, où les convenances sont blessées (j'ose le dire) très grièvement ». Par « convenances » sont entendus les interdits qui préservent la pureté dans la sexualité – Maupassant, Céard, Hennique et Alexis les transgressent –, ainsi que la propreté corporelle, celle-ci étant un tabou littéraire, violé, non sans hésitation, par Huysmans. Zola ne touche pas à ces thèmes, mais lui aussi outrage cette convenance suprême qu'est l'illusion héroïque de Matamore. « L'extrême gauche de l'encrier vient de se constituer », écrit Richepin dès le 21 avril dans *Gil Blas*, dans un article qu'il intitule « Les six naturalistes ».

Pour des jeunes gens de trente ans, toutefois, écrire de la guerre, c'est écrire d'un vécu fondateur : dans *La Crise allemande de la pensée française (1871-1914)* de Claude Digeon¹, somme critique de la littérature où s'inscrivent *Les Soirées de Médan*, ils sont désignés comme « la génération de 1870 ». Démasquer les mensonges patriotiques, c'est ressaisir la réalité de leur vécu afin d'en maîtriser le souvenir. S'ils attaquent la victime sacrée qu'est la France, s'ils se désolidarisent de cette position de victime dont eux-mêmes sont sommés de bénéficier, c'est pour

1. Paris, PUF, 1959.

porter de la lumière dans l'obscurité de leur première jeunesse en s'enflammant de colère contre l'absurdité de la guerre.

Ils ont eu leur scandale, quoique moins retentissant qu'ils ne l'avaient espéré. Maupassant seul devient connu du jour au lendemain. C'est l'obligation d'écrire de la guerre avec l'âpreté impérative à Médan – *Le Mariage du lieutenant Laré*, qu'il publie en 1878, est encore une idylle militaire – qui le révèle aux autres, à lui-même. Flaubert, qui ne lit *Boule de suif* que sur épreuves, jubile : « [...] un chef-d'œuvre, ni plus ni moins. Conception, observation, personnages et paysages et surtout Composition (chose rare), c'est parfait. Deux ou trois fois, j'ai ri tout haut ! Quant à être immoral, c'est au contraire très moral, puisque l'Hypocrisie et la Lâcheté y sont flagellées durement. On goûte en lisant cela comme le plaisir d'une vengeance [...]¹. » Et à Maupassant, aussitôt sa lecture achevée : « J'ai envie de te bécoter pendant un quart d'heure² ! »

Mais l'auteur de *Boule de suif* semble ignorer qu'il vient de conquérir son art. Il considère le succès comme « une préparation parfaite à [son] volume de vers [...] qui coupera court, en ce qui [le] concerne, à ces bêtises d'école naturaliste qu'on répète dans les journaux³ ». Ce n'est pas infidélité, à lui-même tout au moins. Un an auparavant, il écrivait à Flaubert : « Que dites-vous de Zola ? [...] “La République sera naturaliste ou elle ne sera pas.” – “Je ne suis qu'un savant.” !!! [...] “L'enquête sociale.” – Le document humain. La série des formules. [...] Et on ne rit pas...⁴. » Et, en 1877 déjà, probablement

1. Lettre à Mme Brainne [3 février 1880], *Correspondance, Œuvres complètes*, Paris, Club de l'Honnête homme, 1975, t. XVI, p. 313.

2. Lettre du 1^{er} février 1880, *ibid.*, p. 305.

3. Lettre à Flaubert [fin avril 1880], *Corr.*, t. I, p. 277.

4. Lettre du 24 avril 1879, *Corr.*, t. I, p. 218.

à Alexis : « J'ai réfléchi au manifeste qui nous occupe [...]. Je ne crois pas plus au naturalisme et au réalisme qu'au romantisme. » Mais il ajoute : « Il faudra discuter sérieusement sur les *moyens de parvenir*. À cinq on peut bien des choses, et peut-être y a-t-il des *trucs* inusités jusqu'ici¹. » *Les Soirées de Médan*, c'était un de ces « *trucs* ».

Des vers auront un accueil flatteur. Ils marquent la fin des aspirations poétiques de Maupassant ; c'est sa carrière de conteur qui commence. Le 1^{er} juin 1880, il obtient un congé au ministère, qui sera renouvelé jusqu'à sa démission en 1882. Flaubert meurt le 8 mai. Avec *Boule de suif*, l'apprentissage de son disciple a été terminé.

Message idéologique :
l'individu est restauré par la guerre

Si les grandes catastrophes de 1870, prises dans l'ampleur mythique des *Légendes des Siècles*, sont nommées par Hugo dès 1872 dans *L'Année terrible*, le tableau complet du désastre, avec les marches et contre-marches qui ont épuisé les armées avant même qu'elles eussent rencontré l'ennemi, avec la confusion des batailles et le spectacle insoutenable de leurs lendemains, ne sera reconstitué qu'en 1892, dans *La Débâcle* de Zola. Auparavant, on se contente de noter des choses vues : les journaux et les « tableaux » abondent ; George Sand, Gautier, Dumas fils, Juliette Lamber, Francisque Sarcey, Ludovic Halévy, Vincent d'Indy et d'autres, moins illustres, y livrent leurs témoignages personnels, s'y délivrent du poids d'une expérience oppressante. Quant à ceux qui exaltent le patriotisme, ils réduisent la guerre, observe Claude Digeon, à la mesure de l'individu qui,

1. Lettre du 17 janvier 1877, *Corr.*, t. I, p. 112 et 115.

appelé par la patrie, découvre en lui-même un trésor d'énergie inemployée ; la visée de cette littérature est de cacher « une défaite immense sous une multitude de petites victoires »¹. Les voix grinçantes ou prosaïques des *Soirées de Médan* troublent ce concert de plaintes d'innocents et de galéjades de justes. Mais elles non plus ne récitent pas autre chose que les tribulations de l'individu, des histoires en marge de la guerre.

Zola est plus discret que son jeune bataillon. Son sujet, l'histoire d'un moulin investi tour à tour par les Français et les Prussiens, aurait pu être traité, selon Maupassant, « de la même façon aussi bien par Mme Sand ou Daudet »². Par George Sand, pour les amours champêtres, et par Daudet, pour le moulin ; par beaucoup d'autres pour les bons sentiments. Mais la note finale est cruelle : l'officier français qui reprend le moulin en ruine crie « victoire ! » en saluant la fille du meunier, « imbécile, entre les cadavres de son mari et de son père »³. C'est la débâcle d'une famille, un « épisode »⁴ de la guerre.

Céard est le seul à évoquer le destin collectif, mais ce sont les motifs cachés, personnels, de la sortie désastreuse de la garde nationale de Paris qu'il analyse : comment le caprice d'une courtisane de l'Empire a amené Trochu à s'y décider. Maupassant est critique : « [...] pas vraisemblable, [...], mais des choses fines et curieuses »⁵. Chose forte, pourtant, que d'attribuer le nez de Cléopâtre à une femme qui, sous ses toilettes et son maquillage savants, n'est plus qu'une ruine et n'est désirée que par la vanité d'un haut dignitaire de la République épris des fastes impériaux.

1. Cl. Digeon, *La Crise allemande de la pensée française*, op. cit., p. 51 sq.

2. Lettre à Flaubert [fin avril 1880], *Corr.*, t. I, p. 277.

3. *Les Soirées de Médan*, Paris, Charpentier, 1880, p. 49.

4. Cf. note 2, p. 13.

5. Lettre à Flaubert [fin avril 1880], *Corr.*, t. I, p. 277.

« Alexis ressemble à Barbey d'Aureville, mais comme Sarcey veut ressembler à Voltaire¹. » La comparaison avec l'auteur d'*Un prêtre marié* est inspirée à Maupassant par le sujet d'*Après la bataille* : un prêtre, engagé volontaire, et une veuve de guerre font l'amour tout contre le cercueil qui renferme le corps du mari. Transgression sacrilège qui devrait plaire à Maupassant ; nous aurons à expliquer sa réticence. Retenons ici que cela se passe *après la bataille*.

L'Affaire du Grand 7 de Hennique est l'histoire d'une boucherie dans un bordel, commise par des troupiers en garnison. Elle reste impunie, les supérieurs craignant trop l'esprit de révolte exacerbé par l'attente des Prussiens, toujours annoncés et jamais en vue. Elle se substitue, en effet, à la bataille : en temps de guerre, l'instinct de destruction l'emporte sur l'instinct sexuel. Cette fois, Maupassant approuve : « bien, bonne patte d'écrivain² ».

Sac à dos de Huysmans est un journal du désordre. Un jeune appelé, souffrant de dysenterie, est ballotté d'hôpital en hôpital jusqu'à l'heureux moment où, échappé à l'absurde machine militaire, il rentre chez lui pour « savourer la solitude des endroits où l'on met culotte bas, à l'aise³ ». Cette leçon, qui substitue à la promiscuité des batailles celles des latrines, n'a pas figuré dans la première version. Maupassant est méprisant : « Pas de sujet, pas de composition, peu de style⁴. »

Tous ces récits s'en prennent à l'illusion héroïque et, au-delà, au pouvoir qui œuvre à la maintenir. La particularité des *Soirées de Médan*, conclut Claude Digeon, est de combattre le chauvinisme pour « dénoncer la société

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. *Les Soirées de Médan, op. cit.*, p. 147.

4. Lettre à Flaubert [fin avril 1880], *Corr.*, t. I, p. 277.

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHPN000273.N001
Dépôt légal : Mars 2009

MAUPASSANT

Boule de suif et autres histoires de guerre

« Se réunir en troupes de quatre cent mille hommes, marcher jour et nuit sans repos, pourrir de saleté, coucher dans la fange, piller les villes, brûler les villages, ruiner les peuples, puis rencontrer une autre agglomération de viande humaine, se ruer dessus, faire des lacs de sang » : telle est la définition de la guerre selon Maupassant. Les nouvelles rassemblées dans ce recueil, pourtant, ne montrent pas seulement l'effroyable réalité du conflit franco-prussien de 1870. L'auteur y met aussi en scène des prostituées patriotes, des commerçants héroïques et des paysans vengeurs : ce sont autant de vérités individuelles qu'il dresse contre la mort.

Ce volume contient :

BOULE DE SUIF – MADEMOISELLE FIFI – DEUX AMIS
LE PÈRE MILON – LA MOUSTACHE – LE DUEL
UN COUP D'ÉTAT – LA MÈRE SAUVAGE
L'HORRIBLE – LES IDÉES DU COLONEL
LE LIT 29 – LES PRISONNIERS
LES ROIS – L'ANGÉLUS

Présentation, notes, variantes, annexes,
chronologie et bibliographie
par Antonia Fonyi

ISBN : 978-2-0812-2474-2



9

782081 224742

editions.flammarion.com

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion

Prix France : 2,30 €



Flammarion